

Une plage urbaine sans bains : Toamasina (Madagascar)

Jean-Michel Dewailly



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/1062>

DOI : 10.4000/gc.1062

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 5 décembre 2008

Pagination : 125-137

ISBN : 978-2-296-08069-0

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Jean-Michel Dewailly, « Une plage urbaine sans bains : Toamasina (Madagascar) », *Géographie et cultures* [En ligne], 67 | 2008, mis en ligne le 29 décembre 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/1062> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.1062>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Une plage urbaine sans bains : Toamasina (Madagascar)

Jean-Michel Dewailly

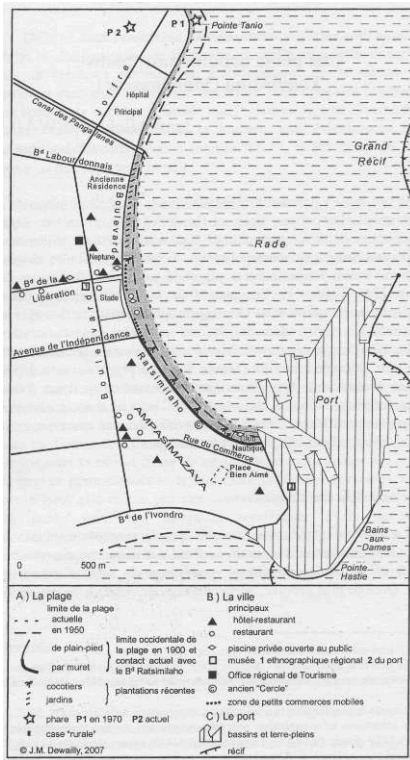
- 1 « Tamatave¹, paresseusement étendue le long d'une plage de sable doré limitée par les pointes Tanio et Hastie, et formant un havre très sûr pour les navires de gros tonnage.... Le boulevard maritime, digne des plus belles plages balnéaires métropolitaines, bordé de plusieurs rangées de palmiers colonnes, longe la belle plage de sable fin... » (Janicot, 1955, p. 250 et 254) (Figure 1). Ces propos de la fin de l'époque coloniale pouvaient laisser augurer d'un développement touristique fondé sur des atouts considérés comme décisifs. Or, non seulement ceux-ci occultent de graves handicaps, mais l'histoire, heurtée, du pays en a décidé autrement. Face au port, adossée à la ville (Figure 1), cette plage a connu depuis un siècle une évolution de type chaotique², alternant ce qu'il est commode d'appeler des progressions et des régressions, parfois concomitantes, mais sur des registres différents, et avec une greffe urbaine qui reste modeste en termes de retombées balnéaires et touristiques³.

La plage : au-delà des images...

- 2 La citation introductive marque bien la perception initiale de la plage par les touristes : en somme, au bord des eaux chaudes de l'océan Indien, et en climat subéquatorial, une plage de sable fin bordée de palmiers. Quoi de plus propice, apparemment, au tourisme balnéaire ?

Figure 1 : La plage de Toamasina, entre la ville et le port

Jean-Michel Dewailly



Les requins poussent-ils à la simple contemplation ?

- 3 En réalité, les apparences sont trompeuses, et si tourisme il y a, il est bien littoral, mais ne repose nullement sur les bains de mer. La mer elle-même est surtout objet de contemplation, offrant en toile de fond le spectacle du port et du Grand récif corallien. C'est plutôt un décor qu'une scène. Le principal obstacle à la baignade réside dans la présence des requins qui se chargent de rappeler régulièrement leur présence à certains imprudents. Sauf de façon très limitée, jamais n'ont été posés des filets anti-requins comme la côte sud-africaine en offre des exemples (à Durban, entre autres), et le Grand récif qui protège la rade ne crée en rien un lagon protecteur comme à Mombasa.
- 4 La plage, avec un marnage de 30 à 60 cm, n'a jamais présenté une allure constante. Les clichés des alentours de 1900, aux débuts de l'aménagement initié par la colonisation française à partir de 1895, donnent à penser qu'il n'y avait alors pas de plage. Les grands projets coloniaux d'aménagement portuaire ne se développèrent réellement que dans les années 1930-1933, pour donner au port l'essentiel de sa physionomie actuelle. Et jusqu'à l'accostage des premiers grands navires à quai en octobre 1933, sur un wharf situé au niveau de la rue Amiral Billard (200 m. environ au sud de l'actuelle avenue de l'Indépendance), les mouvements d'embarcations et l'entreposage des marchandises sur la rive coupaient en deux une plage éventuelle. Une voie ferrée étroite parcourut d'ailleurs pendant plusieurs décennies ce front de mer, marquant sa fonction commerciale plutôt que touristique. Il ne semble pas que la baignade, dans ces conditions, était pratiquée.
- 5 En revanche, la mer et son rivage eurent dès le début de la colonisation un pouvoir attractif sur les Européens. Dès 1901, face au port, ouvraient le *Grand Café et Hôtel de France*. Cet établissement connut des fortunes diverses et a maintenant disparu. Un peu

plus loin, le Cercle des officiers offrit plus tard une terrasse avec vue superbe sur la rade. Ce bâtiment a depuis longtemps changé de fonction, mais comme le précédent, il témoigne, pour le front de mer, d'un attrait continu et plus important pour les Européens que pour les autochtones. Cet attrait se concrétise aussi par l'implantation de maisons de commerce et transitaires français, scandinaves, britanniques... et de villas entourées de jardins luxuriants. Entre le port et le quartier ancien d'Ampasimazava se développe donc une frange littorale plus intéressée par la vue de la mer et du port que par la plage elle-même, alors que la vieille ville semble tourner le dos à la mer (mais pas au port sur lequel elle se greffe par l'active rue du Commerce).

Courants, cyclones et pollution : une plage exposée

- 6 Il semble que les travaux des années 1930 aient changé la donne. Avec la construction de la jetée de la digue extérieure, rétrécissant la passe sud entre le Grand récif et le port, la dynamique sédimentologique dans la rade diminue. La plage s'engraisse peu à peu sur ses deux-tiers méridionaux, à tel point que depuis quelques années, l'on doit, près du Club nautique, draguer l'accès aux bassins les plus anciens. Nulle, il y a un siècle, la largeur de la plage était de 50 à 80 m dans les années 1960, et a doublé maintenant, voire plus dans sa partie centrale. Après la Seconde Guerre mondiale, est aménagé l'accès direct du canal des Pangalanes à la rade et au port, pour favoriser le transport fluvial intérieur. Résultats décevants : bien que protégée par des enrochements, l'embouchure du canal s'obstrue constamment, est rarement draguée, et joue le rôle d'épi empêchant le sable de migrer vers le nord de la rade. Là, le littoral recule donc, et la route qui passait au pied du phare de la pointe Tanio s'interrompt. Face à l'hôpital, des enrochements lourds tentent de préserver la terre ferme, mais avec des résultats incertains, puisqu'on a quand même jugé préférable de déplacer le phare de quelque 500 m vers l'intérieur.
- 7 Engraissant dans sa partie sud, démaigrissant dans sa partie nord (peu fréquentée, étroite et non greffée sur un quartier d'habitat), la plage offre donc un espace incertain dans ses limites et son étendue. C'est d'autant plus vrai que s'ajoute le rôle des cyclones dont le Grand récif parvient mal à tempérer les effets marins. Dès 1970, fut emportée partiellement la route devant l'hôpital, toujours pas refaite. Les très fortes houles des cyclones, en fonction de leur orientation (mais en provenance surtout du Sud-Est) peuvent en quelques jours remanier largement le profil transversal de la plage. Celui-ci, en pente relativement forte sur l'estran normal (hors cyclones), est ensuite assez plat avec des étendues herbeuses discontinues sur la plus grande largeur de la plage, parfois envahies par l'eau lors de cyclones, et se termine vers le boulevard Ratsimilaho par des accumulations sableuses d'ampleur inégale, de type dunaire, très dégradées par la fréquentation, agrémentées d'une couverture végétale diversifiée mais discontinue. Ce haut de plage, en son centre, supporte même deux des meilleurs restaurants de la ville dont l'un a récupéré l'ancienne piscine municipale construite dans les années 1950, alimentée à l'origine par des pompes d'eau de mer. Mais ces derniers ont disparu, car installations et conduites de pompage ont été ensevelies sous l'engraissement de la plage.
- 8 Ce tableau médiocre est complété par une pollution très apparente : plusieurs petits courants servant d'égouts urbains à ciel ouvert se déversent directement sur la plage, ils y répandent tout ce dont les violentes et abondantes pluies tropicales (l'alizé du Sud-

Est apportée près de 3 500 mm d'eau par an) ont pu se charger en ruisselant dans les rues de la ville. Le canal des Pangalanes rejette aussi son lot d'ordures. La mer apporte également sa pollution, venant du port à travers le plan d'eau de la rade, sous l'effet de l'alizé (détritus, parfois traînées d'hydrocarbures...). La plage génère aussi ses propres déchets : détritus laissés par les visiteurs, bouses de zébus au pâturage sur les étendues herbeuses... Car aucun ramassage public des ordures n'a lieu. Les restaurants situés sur le haut de plage, soucieux de leur image, nettoient les abords de leur établissement. En 2006, avec l'aide d'écoles, l'office régional de tourisme a organisé un ramassage pour sensibiliser la population, mais ce n'est pas son rôle. Parfois, avec l'aide de l'armée, la municipalité lance un grand nettoyage, mais la saleté de la plage est un problème récurrent.

- 9 Au total, on est loin des clichés enchanteurs pour une plage qui, a priori, n'a pas moins d'atouts que d'autres. Mais les contraintes géomorphologiques, climatiques, la grande faune marine, les activités urbaines et portuaires ont toujours contribué à minimiser son rôle récréatif et touristique. Ce dernier est cependant passé par des stades divers, et tend à se renforcer, de façon surprenante mais incontestable, en s'adaptant au contexte local.

Une évolution des pratiques parfois « déconcertante »⁴

- 10 L'évolution sociopolitique du pays comme celle des pratiques locales témoignent de fortes spécificités.

La prégnance du contexte politique national

- 11 Pendant la colonisation, le modèle européen apparaît, mais sans s'imposer véritablement, pour les raisons énoncées. Minime exception : le Club nautique, fondé il y a plusieurs décennies, répondait à ce modèle. Fréquenté par les Européens et les Malgaches aisés, il a un temps, dans les années 1960-1970, offert une baignade protégée par un petit filet anti-requins. Mais il a une fonction de loisirs urbains et non de tourisme. En outre, depuis quelques années, l'ensablement menaçant les bassins portuaires les plus anciens oblige à des travaux constants qui ont condamné cette plage privée : le Club est clôturé par un grillage côté mer, et a construit une piscine. Plus au nord, la piscine d'eau de mer sur la plage était aussi une adaptation aux conditions locales. Et la comparaison citée plus haut avec « les plus belles stations balnéaires métropolitaines » peut donner à penser que celles-ci étaient vues comme un modèle à imiter, dans un futur développement un moment entrevu.
- 12 L'indépendance du pays, en 1960, modifie la donne. Les *vazaha* (étrangers blancs) deviennent moins nombreux, et la demande pour un tourisme balnéaire ne va guère émerger, d'autant que de nombreux Français restant sur place peuvent se rendre à Foulpointe (60 km au nord), où beaucoup disposent d'un bungalow, et se baigner dans un lagon propre et sûr. Au Club nautique, certains possèdent un petit bateau, mais doivent désormais le mettre à l'eau côté port, dont l'entrée est contrôlée en permanence. Cela ne facilite pas les activités nautiques, très limitées, hormis un peu de promenade dans la rade, de pêche et de plongée sous-marine au Grand récif.
- 13 À partir du milieu des années 1970 et de l'instauration du régime socialiste, la malgachisation accélérée, les départs accrus des étrangers, l'enfoncement du pays dans

la pauvreté et les priorités choisies par le nouveau régime relèguent, sans surprise, le tourisme au rang de relique et de luxe superflu antisocialiste. On a pu alors parler de « rejet du tourisme » (Orcier, 2002, p. 22) dont on craignait qu'il ne « se transforme en une filière d'infiltration d'éléments subversifs »⁵. Le tourisme, durant un quart de siècle, n'est donc pas vraiment le bienvenu, même si une certaine ouverture se manifeste dans les années 1990.

- 14 Revirement complet avec l'arrivée de l'actuel président, en 2002. La mise en perspective de 3 citations d'actualité en témoigne suffisamment : il faut « promouvoir et développer intensivement le secteur tourisme », au sein d'une « économie à forte croissance avec un taux de croissance atteignant entre 7 % et 12 % jusqu'en 2012 », dans le cadre du *Madagascar Action Plan*, « un plan audacieux pour le développement rapide »⁶. Quasiment ignoré pendant longtemps, le tourisme se trouve promu au rang de moteur économique du pays, alors que les infrastructures de toutes sortes, la formation, la « culture touristique » de la population sont insuffisantes. Le pays n'est pas prêt pour ce saut quantitatif et qualitatif, et Tamatave ne l'est pas davantage, d'autant que divers secteurs littoraux bénéficient d'une nette avance en matière de tourisme littoral et balnéaire (Nosy Be, Sainte-Marie, Tuléar, et quelques sites isolés). Si l'on ajoute que le Malgache, généralement, n'est guère attiré par la mer et que, depuis trois décennies, sa priorité est de subsister dans un pays devenu l'un des plus pauvres du monde, on conçoit qu'entre ces revirements chaotiques et les prescriptions du plan d'une part, les nécessités de la vie quotidienne d'autre part, il y a un gouffre dont le tourisme tamatavien ne sortira pas aisément.

Beaucoup de monde mais pas de bains

- 15 Il n'empêche que la fonction récréative et touristique de la plage n'a jamais totalement disparu. Le bain est exclu, sauf filets antirequins (et barbotage risqué pour les enfants). Mais les autres activités sont très nombreuses, sur la plage ou à sa marge, le long du boulevard Ratsimilaho. D'abord, si le modeste tourisme étranger n'est guère tourné vers la plage, le tourisme malgache n'est pas absent. Assez bien reliée à la capitale et aux hautes terres centrales, Toamasina en est la grande ville touristique la plus proche. Depuis que la route vers Majunga a été entièrement bitumée, elle souffre cependant de l'ascension touristique de sa rivale de l'Ouest, moins pluvieuse et plus chaude pendant la saison des vacances, correspondant à l'hiver austral. Même pauvre, la population locale aspire à des pratiques et des consommations de type occidental, dont les médias omniprésents répandent le modèle, et qui constituent réellement un signe, voire un moyen, de distinction et de promotion sociales. Elle les met largement en œuvre lors des vacances, jours fériés et week-ends.
- 16 D'où, sans surprise, une profusion de pratiques de plage réinvesties par les Malgaches, et cohabitant dans une absence apparemment presque totale de réglementation :
- 17 - pratiques contemplatives : la plupart des Malgaches déambulent, restent debout ou assis, en costume de ville, et regardent la mer, le spectacle du port, l'animation de la plage... Peu s'allongent sur le sable et très rarement en maillot de bain ;
 - pratiques sportives mettant le corps en jeu seul (jogging, gymnastique), ou avec accessoires (football, volley-ball, boules, équitation, moto, squad, VTT...) ;
 - jeux divers : jeux de sable, cerfs-volants, loteries, jeux d'argent sur tables sommaires (genre bonneteau), « chamboule-tout »... ;

- petits commerçants et vendeurs de nourriture, mobiles mais pas ambulants, installés sur des caisses, tables basses, muret (partie sud du boulevard Ratsimilaho), proposant brochettes, fruits, pâtisseries, boissons, noix de coco... Notons aussi la présence de quelques vendeurs d'artisanat, plutôt tournés vers les touristes, et les inévitables vendeurs d'objets divers (dentifrice, lunettes de soleil, montres, bijoux...) plus ou moins contrefaits.

- 18 Ces deux dernières catégories de pratiques se tiennent plutôt sur le haut de plage, chevauchant la limite voirie / plage où la clientèle potentielle est la plus nombreuse, et à l'ombre bienvenue des cocotiers. L'absence de muret sur la partie nord facilite le passage de l'un à l'autre espace, alors qu'au sud, le muret fait plus office de banc, mais aussi de limite qui complique l'accès à la plage elle-même. Aussi la partie nord est-elle plus fréquentée, la partie sud étant en outre proche d'une vieille ville qui n'a jamais misé sur le tourisme. Relevons aussi la présence de petits commerçants ambulants qui sillonnent la plage et le front de mer en sollicitant le client (vendeurs de friandises, photographes-minute...) et, sur le boulevard, de très nombreux pousse-pousse et taxis. Enfin, la plage peut être le théâtre d'événements festifs : lors de la fête de l'Indépendance (26 juin), une retraite aux flambeaux descendant l'avenue de l'Indépendance s'achève par un feu d'artifice sur la plage.
- 19 Au total, la plage est rarement vide. Une animation soutenue règne même en période de pointe. Le vendredi 15 août 2003, jour férié dans un long pont et pendant les vacances, vers 16 h 30, par très beau temps, nous avons pu compter de 4 000 à 5 000 personnes sur la basse plage même, entre le Club nautique et le canal des Pangalanes (tournées vers la mer et le sport), sans compter les visiteurs ou usagers de la haute plage et du boulevard Ratsimilaho (plus tournés vers le jeu et le commerce). En revanche, le dimanche 6 juin 2007, vers la même heure, mais après une matinée très pluvieuse, et donc par temps plus frais, on n'en dénombrait que 700 environ. Dans les deux cas, les plaques d'immatriculation des véhicules garés à proximité révèlent la présence d'habitants de la « province »⁷ de Tananarive, et donc touristes. En vacances, on entend beaucoup parler français, signe de la présence de classes aisées, mais aussi d'émigrés venus passer des vacances au pays et/ou dans leur famille.
- 20 On ne saurait donc tenir pour négligeable cette fréquentation, signe d'une urbanité récente. Car, paradoxalement, dans un contexte de pauvreté ou de misère bien moindre, rien de tout cela n'existait il y a quarante ans. À peine quelques personnes ou familles fréquentaient-elles la plage, mais on n'y prêtait guère attention ou elles passaient pour originales, alors qu'elles annonçaient, à leur insu, les développements actuels. L'évolution récréative de cette plage peut être considérée comme « chaotique » (Dewailly, 2006, *op. cit.*), compte tenu de l'irrégularité de son développement et de certaines autres pratiques.

Des pratiques « régressives » ?

- 21 Quatre types de pratiques particulières méritent en effet d'être signalées, qui compliquent encore la perception de la plage et enrichissent, si l'on peut dire, ses fonctions. Si l'on considère que l'évolution « normale » conduit une économie du secteur primaire au tertiaire, avec une société de plus en plus aisée et policée, qualifiera-t-on ces pratiques de « régressives », compte tenu de ce dont elles

témoignent, dans un pays qui s'est sévèrement paupérisé depuis plus de 30 ans ? On se contentera d'en parler, sans conclure sur ce point.

- 22 L'une est ancienne, déjà évoquée : la pêche. À la fin des années 1960, un seul pêcheur au filet en pirogue, toujours le même, pratiquait la pêche à partir de la plage, toute l'année. Ses sorties régulières dans la rade le rendaient connu de tous. Quarante ans après, ce sont 5 ou 6 pirogues, voire plus, qui pratiquent la pêche. Ce n'est pas que la ressource se soit accrue, pensons-nous, d'autant que la pollution marine a augmenté, c'est plutôt que la quête plus difficile de nourriture offre là une opportunité plus attractive. Mais l'attraction est aussi pour les touristes actuels, qui viennent assister au retour de la pêche, comme les touristes sur les rivages de la mer du Nord au XVIII^e siècle.
- 23 Concernant le secteur primaire, une implantation agricole cohabite avec le tourisme, et se manifeste sous deux formes. Près du Club nautique, sur le haut de plage, s'est installée une case betsimisaraka typique, entourée de cocotiers, papayers, légumes, volailles. Cette présence récente, voisinant avec l'aisance du Club nautique, semble incongrue. Un « angle mort » très herbeux, le long de la forte grille de clôture de ce dernier, a facilité cette installation, illégale mais tolérée. Les habitants de cette case joignent à leurs revenus « agricoles » ceux d'un petit commerce (beignets, fruits...) exercé sur le trottoir du boulevard. D'autre part, phénomène également inconnu à la fin des années 1960, des troupeaux de zébus déambulent sur la plage, au milieu des sportifs et des promeneurs. Cohabitation étrange, mais apparemment pacifique.
- 24 La troisième fonction développée dans les dernières décennies est sanitaire. Le haut de plage a depuis longtemps comporté quelques badamiers épars. Mais après les cyclones Honorine (1986) et Géralda (1994), pour mieux fixer le sable en certains lieux, la municipalité a planté quelques bosquets de cocotiers. La densité de certaines de ces plantations, le développement intercalaire ou périphérique des broussailles et hautes herbes en font des lieux d'aisance à ciel ouvert, matin et soir, pour des habitants proches, surtout dans la partie sud de la plage plus proche de quartiers densément peuplés⁸.
- 25 Enfin, cette végétation a favorisé le développement de pratiques « déviantes » sur la plage : à l'abri des regards indiscrets, les rendez-vous plus ou moins avouables, les petits trafics, voire des viols ou des meurtres, peuvent se dérouler sans encombre, à des moments choisis. Bien entendu, la plage n'est pas la cause de ces pratiques, elle ne sert que de théâtre à des comportements qui n'existaient guère il y a quarante ans, ni à ce degré, ni à ces endroits, mais sont apparus sous l'influence des modèles véhiculés par les médias occidentaux (sexe, drogue...) ⁹. Elle facilite aussi la prostitution¹⁰. Ce genre de phénomène n'est certes pas propre à Tamatave, mais il est révélateur d'un glissement progressif de cette société vers des pratiques qu'on n'était guère accoutumé à prêter aux populations malgaches¹¹, et il accroît, en tout état de cause, l'insécurité si redoutée par le touriste. Dans ces conditions très ambivalentes, comment la plage s'articule-t-elle à la ville ?

La greffe sur la ville : urbanité plus qu'urbanisme

- 26 Les observations précédentes montrent des liens forts avec la ville, ne serait-ce que par l'intensité de la fréquentation et la diversité des pratiques. Socialement, la plage est, en quelque sorte, un exutoire de la ville où, sur un vaste espace public, on est libre de se

sortir de la pauvreté quotidienne par diverses pratiques inhabituelles, et aussi par la vue d'un paysage qui est constitutif de l'identité de la ville. Habitants et touristes n'ont donc aucun problème pour user de cette plage, dans un registre de modes d'appropriation qui vont, on l'a vu, du plus plaisant au plus répréhensible. Mais il s'agit de touristes surtout nationaux. Les touristes étrangers, beaucoup plus présents dans le cadre d'une halte à Toamasina que d'un séjour, ne participent guère aux activités décrites. Et quant aux croisiéristes, qui depuis peu, après quelques décennies d'interruption, reviennent épisodiquement pour une brève escale à Toamasina, ils ne font guère, au mieux – et s'ils descendent à terre –, que longer la plage pour profiter du spectacle, mais ils sont, pour la plupart, bien vite happés par une courte visite guidée ou par une course en pousse-pousse vers le Bazar be pour y acquérir des objets d'artisanat ou des épices, avant d'aller se désaltérer dans un bar du centre-ville et de retourner sur leur navire.

- 27 Sur le plan urbanistique, les choses sont moins simples. Il est incontestable que le tourisme marque plus la ville qu'il y a quarante ans, et même dix, ne serait-ce que par l'ouverture récente des hôtels *Sharon* en 1999 (face au musée ethnographique, 37 chambres) et *Neptune* (front de mer, 47 chambres) vers la même époque. Ce sont les deux seuls 4 étoiles de la ville, et à posséder une piscine. S'y ajoutent quelques hôtels plus anciens mais de confort moindre pour créer une sorte de pôle touristique dans ce quartier littoral. Il est significatif qu'ils soient installés près de la mer, même s'ils ont aussi une forte fonction de tourisme d'affaires, important à Tamatave¹². Ajoutons-y les deux restaurants cités, installés sur le haut de plage et donc sur le domaine public maritime : l'un, au nord, a repris à la commune la piscine municipale en bail de 25 ans, celui du sud bénéficie d'un bail emphytéotique de 99 ans des Domaines de l'État. Cette concentration d'établissements attractifs près de la mer au nord de l'avenue de l'Indépendance tranche avec l'organisation des quartiers situés au sud. Là, les hôtels sont éloignés de la mer, établis, souvent plus anciennement, en rapport avec les affaires liées au port et les activités du boulevard Joffre dont la partie sud reste un pôle commercial actif. Le front de mer a accueilli des transitaires, des administrations, des lieux de culte (cathédrale, mosquée), une école, très peu de logements. Ampasimazava, vieux quartier créole, semble tourner le dos à la mer, alors qu'entre l'avenue de l'Indépendance et le canal des Pangalanes, la fonction touristique induite par la plage est beaucoup plus prégnante, relativement récente et porteuse d'un certain dynamisme, sans aller jusqu'à créer un « quartier touristique ».
- 28 En termes d'aménagement, en outre, la plage et le front de mer sont fort négligés. La perspective majestueuse de l'emblématique avenue de l'Indépendance donne à voir l'océan et le port, pas la plage, légèrement en contrebas. En attente d'une rénovation espérée proche, le boulevard Ratsimilaho est dans un état déplorable, troué de fondrières pleines d'eau et de boue à la moindre pluie, de poussière par temps sec, obligeant les voitures à slalomer entre les ornières et les pousse-pousse. Les trottoirs sont mal entretenus, les ordures non ramassées, les plaques d'égout volées et non remplacées, des canalisations éventrées, l'éclairage chiche et blafard, quand ce n'est pas la police qui s'efforce de déloger les petits marchands qui n'attendent qu'une occasion de revenir. Au total, une ambiance sûrement exotique et pittoresque, mais pas toujours sécurisante, et pas propice à un tourisme qui viserait une clientèle de catégorie supérieure. Beaucoup reste à faire pour rendre ce front de mer et sa plage plus présentables, mais il n'est pas exclu d'y parvenir, tant ils sont partie essentielle de

l'image de Tamatave. Il faudrait pour cela réviser le plan directeur d'urbanisme de 1960-1962, jamais suivi d'effet, et se donner les moyens de ses choix politiques.

- 29 Le cas de la plage de Tamatave est sans doute révélateur d'un type de plages porteur de plusieurs héritages plus ou moins contradictoires dans un pays en voie de développement : précolonial, colonial, « socialiste », libéral... Le tourisme n'y a jamais tenu une place significative, tant dans les objectifs que dans les moyens mis à sa disposition. Dans le temps comme dans l'espace, la plage n'a jamais vraiment et totalement été intégrée à l'organisme urbain dont elle est pourtant un élément constitutif. Elle témoigne de modes d'urbanité divers dont des pans ont disparu ou subsistent peu ou prou en se recouvrant plus ou moins. D'où cette impression d'un écartèlement entre des pratiques sociales qui « s'occidentalisent » et des réalisations insuffisantes, voire inexistantes, pour répondre aux aspirations des touristes nationaux et internationaux, mais aussi des habitants de la ville. C'est le reflet d'un monde en plein bouillonnement, soumis à des tensions très fortes, « entre local et global », et la plage en est, pour une part, le reflet. C'est plus un décor qu'un élément moteur, plus un agent qu'un acteur¹³. Mais dans l'évolution actuelle du tourisme mondial, rien n'est figé, et l'on pourrait assister à l'émergence ultérieure d'un lieu touristique où le patrimoine (Léonard et Iavizara, 2007) viendrait compléter, voire supplanter, le cliché de plage tropicale défavorisée.

BIBLIOGRAPHIE

- CHRISTIAN, A., 2007, *Violences malgaches*, Antananarivo, Éd. Foi et justice, 196 p.
- DEWAILLY, J.-M., 2006, *Tourisme et géographie, entre pérégrinité et chaos ?*, Paris, l'Harmattan, (coll. Tourisimes et sociétés), 221 p.
- JANICOT, C., 1955, *Madagascar, Comores, Réunion, Ile Maurice*, Paris, Hachette, (Les Guides Bleus).
- LÉONARD, L. et O. IAVIZARA, 2007, *Découvrez Tamatave. Circuit n° 1 : Le vieux Tamatave. Histoire et architecture. Circuit n° 2 : Tamatave, une nouvelle ville*, Toamasina, Association A. Toa, Les Amis du patrimoine de Toamasina, 16 p. + 16 p.
- LÉVY, J., 2004, *Géographie d'une crise sanitaire : l'épidémie de choléra à Madagascar, le cas de Tuléar*, Paris, PRODIG, coll. Grafigéo, 141 p.
- LÉVY, J. et M. LUSSAULT (dir.), 2003, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 1034 p.
- ORCIER, P., 2002, *La façade littorale d'Antananarivo : le tourisme sur le littoral centre-est de Madagascar*, mémoire de maîtrise de géographie, université Lumière Lyon2-ENS LSH Lyon, non publié.
- PRÉSIDENTE DE LA RÉPUBLIQUE DE MADAGASCAR, 2006, *Plan d'action pour Madagascar 2007-2012*.
- RAZAFINDRAMBAO-RAHARINARIVONIRINA, R., 1995, *L'économie maritime et portuaire de Madagascar*, doctorat d'État, université de Nantes, non publié.

NOTES

1. Depuis le décret n°2001-263 du 28 mars 2001, le "nom normalisé" de Tamatave est Toamasina, mais le premier terme est toujours très usité sur place. Nous emploierons l'un et l'autre.
 2. Sur cette notion appliquée à un lieu touristique, se reporter à J.-M. Dewailly, 2006.
 3. Outre les références infra-paginales, nos sources reposent sur une série de photos des années 1900-1910 (fonds du Foiben-Taosarintanin'i Madagasikara - Institut géographique et hydrographique national à Antananarivo et cartes postales anciennes) et sur les observations et enquêtes effectuées à Toamasina lors de séjours en 1968-1970, 2003, 2006, 2007.
 4. Le mot "déconcertante" mérite des guillemets, pour relativiser l'approche sensiblement "occidentaloctrée" de l'auteur.
 5. R. Razafindrambao-Raharinarivonirina, 1995, cité par P. Orcier, *op. cit.*, p. 23. Sauf erreur, et malgré son intitulé martial, la "*Charte de la révolution socialiste malgache tous azimuts*", 1975, Tananarive, Imprimerie d'ouvrages éducatifs, 106 p.) ne contient pas une seule fois les mots "tourisme" et "loisirs".
 6. Présidence de la République de Madagascar, 2006, p. 93, 82, et sous-titre du document.
 7. Les provinces ont été supprimées par le référendum constitutionnel du 4 avril 2007, mais l'immatriculation des véhicules n'est pas encore adaptée à cette nouvelle situation.
 8. Le cas n'est pas exceptionnel, y compris d'ailleurs pour les pays développés, mais ce type de pratique est plus répandu dans les pays en voie de développement. Pour Madagascar, voir, par exemple, J. Lévy, 2004.
 9. Bien des quartiers populaires de Tamatave offrent maintes officines d'achat, visionnement, reproduction de CD et vidéos pornographiques piratés à partir d'originaux occidentaux ou asiatiques.
 10. F. Saholiarisoa, 2007 : "La plage de Toamasina risque d'être un lieu propice à la prostitution... La prostitution des jeunes prend de l'ampleur dans cette ville, surtout du côté de la plage", *L'Express de Madagascar*, n° 3853, 12 novembre.
 11. Sur ce sujet, voir Christian, 2007.
 12. Avec plus de 200 000 habitants, Tamatave est la deuxième ville et le premier port du pays.
 13. Pour reprendre la distinction opérée par J. Lévy et M. Lussault (dir.), 2003.
-

INDEX

Index géographique : Madagascar

AUTEUR

JEAN-MICHEL DEWAILLY

Université Lumière Lyon2

jean-michel.dewailly@univ-lyon2.fr